

Importance de la position minoritaire sur la formation de l'identité sociale

MARC-ANDRÉ LÉVESQUE
Université de Montréal

Des études ont montré que certaines minorités ethniques connaissent des problèmes de sous-performance scolaire. Dans cet article, nous tenterons d'expliquer cet aspect et de comprendre pourquoi la performance scolaire varie chez les différents groupes ethniques. Pour ce faire, nous considérerons plusieurs théories qui se basent sur des facteurs biologiques et socio-économiques pour expliquer ce phénomène. Nous nous baserons aussi sur des théories qui s'intéressent à l'identité sociale de ces groupes culturels. Après avoir analysé et critiqué ces théories, nous proposerons un nouveau modèle qui explique le phénomène des différences de performance scolaire en s'intéressant à l'impact du rapport conflictuel entre les groupes culturels majoritaires et minoritaires sur le développement et l'évolution de l'identité sociale de ces derniers.

Mots-clés : identité sociale, performance scolaire, minorités ethniques

Studies have shown that some ethnic minorities face problems such as academic underachievement. In this article we will try to understand why this phenomenon occurs and furthermore we will try to explain why differences in academic performance between different cultural groups exist. To do so, we will consider several theories explaining this phenomenon based on biological and socioeconomic factors. We will rely on both, classical and modern theories that focus on the social identity of these cultural groups. Having analyzed and criticized these theories, we propose a new model explaining the problem of academic underachievement. This new model focuses on the impacts of conflictual relationships between the dominant group and ethnic minorities on the development and evolution of their social identity.

Keywords : social identity, academic achievement, ethnic minorities

L'éducation est la clé de voûte du développement d'une civilisation. Il est donc particulièrement inquiétant de voir qu'il existe une grande disparité entre les différents groupes ethniques au niveau de la scolarité. Ces différences peuvent toucher le niveau de scolarité ou encore la performance scolaire en général. Par exemple, nous savons qu'au Canada, 51 % des autochtones âgés entre 20 et 29 ans n'ont pas terminé leurs études secondaires alors que seulement 23 % des Canadiens du même âge sont dans la même situation. Il faut toutefois noter que la situation s'est améliorée depuis 1986 (Tait, 1999).

Pour le présent article, nous aborderons

principalement l'aspect de la performance scolaire. Cette problématique est bien cernée dans un article publié par Taylor (1997). Entre autres, il y présente un tableau montrant la performance scolaire de plusieurs groupes ethniques en comparaison avec la performance « moyenne » du groupe majoritaire formé de blancs anglo-saxons. Certains de ces groupes performant au-dessus de la valeur moyenne, alors que d'autres connaissent une sous-performance, c'est-à-dire une performance inférieure à cette moyenne.

Pour expliquer ce phénomène, nous nous inspirons principalement de trois théories, qui seront traitées en détail plus loin. En effet, elles fournissent divers éléments qui permettent de répondre à cette problématique. Tout d'abord, la théorie de Taylor (1997) a été bâtie dans le but d'expliquer cette sous-performance scolaire, qui serait, selon lui, principalement causée par un manque de clarté de l'identité sociale. Notre modèle s'inspire directement de cette théorie, même si à notre sens, il est nécessaire d'y apporter certaines explications et distinctions. Par

Nous tenons à remercier Roxane de la Sablonnière pour ses précieux conseils. Toute correspondance concernant cet article doit être adressée à Marc-André Lévesque, Université de Montréal
(Courriel : marc-andre.levesque@umontreal.ca).

MINORITÉ ET IDENTITÉ SOCIALE

la suite, il est essentiel de se pencher sur les travaux sur les groupes minimaux de Tajfel (1970), ainsi que la célèbre théorie de l'identité sociale (Tajfel & Turner, 1979), car ceux-ci fournissent les mécanismes essentiels qui régissent les relations intergroupes et qui permettent de comprendre la formation de l'identité sociale. Quant à la théorie de Berzonsky (2004, 1993), originalement développée pour expliquer la construction du concept de soi, elle rappelle toute l'importance que nous devons accorder au sujet dans la construction de sa propre identité. Finalement, nous voulons proposer un modèle qui intègre ces trois différentes perspectives et qui permettra de comprendre comment l'identité sociale des minorités ethniques peut être affectée et comment celle-ci affecte à son tour la vie de leurs membres, notamment dans le cadre de la performance scolaire.

Théorie de la clarté de l'identité

Nous allons maintenant traiter en profondeur de chacune de ces théories qui ont inspiré la construction de notre modèle. Dans un premier temps, abordons le travail que Taylor (1997) a effectué sur la problématique de la sous-performance scolaire. Avant d'énoncer sa propre théorie, il a lui aussi réalisé une revue des quatre principales théories qui servaient traditionnellement à expliquer le problème des différences dans la performance scolaire. Ces théories sont basées sur des facteurs divers tels que des différences génétiques (théories génétiques), des facteurs culturels nuisant à une « bonne » éducation (théorie du déficit culturel), des différences incompatibles entre la culture minoritaire et la culture dominante (théorie des différences culturelles) et l'imposition du système d'éducation d'une culture majoritaire à un groupe minoritaire (théorie du colonialisme). On remarque que toutes ces théories sont axées sur les différences et les incompatibilités qui existent entre une culture majoritaire et une culture minoritaire. Cependant, elles ont un autre point en commun : aucune ne s'intéresse véritablement à l'identité des membres des minorités.

Cette lacune amène Taylor à développer une nouvelle théorie portée sur le concept de soi pour expliquer la problématique. Tout d'abord, il propose une schématisation du soi qui ordonne hiérarchiquement quatre éléments formant le concept de soi : l'identité collective, l'estime collective, l'identité personnelle et l'estime de soi personnelle. Dans ce schéma, l'identité sociale (ou l'identité

collective) figure au sommet de la hiérarchie, car c'est à partir de cet élément du soi que découlent tous les autres. En effet, pour construire les autres éléments du soi, le sujet doit d'abord se situer par rapport au point de référence bien précis qu'est l'identité sociale. À partir de son appartenance sociale, il effectue des comparaisons avec d'autres groupes sociaux et entre les individus de son propre groupe social afin de déterminer son estime de soi collective et son identité personnelle. Finalement, l'estime de soi personnelle découle de l'identité personnelle parce qu'il s'agit d'une évaluation par rapport à soi-même.

Voyons maintenant les éléments en lien avec notre problématique de sous-performance scolaire. Comme l'explique Taylor (1997), l'estime de soi personnelle est l'élément qui est presque toujours invoqué pour expliquer les problèmes personnels et sociaux. Or, il propose plutôt de se concentrer sur l'importance de développer une identité sociale claire et bien définie et de se désintéresser du concept d'estime de soi. Ainsi, il fait un lien entre le manque de clarté de l'identité sociale et ce problème de performance scolaire ; les groupes moins performants étant ceux n'ayant pas une identité sociale qui soit clairement définie, car ceux-ci perdent le repère qui leur permet de bâtir le reste de leur soi. Sur ce point, nous acceptons la conclusion de Taylor (1997), quoique nous y ajouterons des distinctions. En effet, pour qu'une explication de ce type soit réellement intéressante, il faut également qu'elle soit justifiée, c'est-à-dire qu'elle doit expliquer comment l'identité sociale d'un groupe culturel peut ne pas être clairement définie.

Taylor (1997) explique cela en reprenant l'idée du colonialisme dans ce qu'il appelle le « colonialisme sans valeur » (valueless colonialism). En fait, dans la théorie originale du colonialisme, c'est l'idée qu'il y a une situation conflictuelle entre deux groupes culturels qui est à l'origine du problème. Taylor croit plutôt qu'il se situe au niveau de la manière dont le groupe majoritaire transmet son identité au groupe qu'il colonise. Souvent, il ne fait que montrer des comportements issus de cette identité sociale sans en transmettre les réels fondements. Le groupe colonisé doit donc intégrer à son identité sociale de base une nouvelle identité qui est confuse. Il ne peut en résulter qu'une identité sociale mal définie.

Pour notre part, nous croyons que si l'on veut comprendre en détail les mécanismes et expliquer les raisons pour lesquelles cette identité sociale est mal

définie, il n'est pas suffisant de se concentrer uniquement sur le concept d'identité sociale. Par contre, revenir à la théorie originale du colonialisme et négliger l'aspect identitaire serait également une erreur, car il est indéniable que cet aspect est central, étant donné que les humains ne sont pas seulement des objets soumis à certaines forces situationnelles. Il faut donc se baser sur le concept clé d'identité sociale, tout en intégrant également les théories insistant sur les oppositions, parfois conflictuelles, entre les groupes culturels majoritaires et minoritaires, car ces relations influencent les processus qui forment l'identité sociale. Tout cela aura pour effet de déformer cette dernière.

Travaux sur les groupes minimaux et théorie de l'identité sociale

Toutefois, avant d'aller plus loin dans l'explication de notre modèle, il est essentiel de considérer certains des travaux de Tajfel, qui mettent beaucoup d'importance sur les relations intergroupes. Dans une première étude, Tajfel (1970) a démontré que le simple fait que des individus soient divisés en groupes, provoque automatiquement des attitudes de discrimination, c'est-à-dire que les membres de chacun de ces groupes chercheront systématiquement à avantager son propre groupe au détriment de l'autre. Pour en arriver à cette conclusion, il a mené son expérience en utilisant des groupes minimaux, c'est-à-dire des groupes divisés expérimentalement en se basant sur des critères simples et sans importance. Ces individus n'avaient donc aucune raison d'adopter ce type d'attitude discriminatoire.

Il est également essentiel de considérer la théorie de l'identité sociale (Tajfel & Turner, 1979) à cause du rôle majeur que l'identité sociale exerce (tel que démontré précédemment), mais aussi parce qu'elle décrit les mécanismes que les individus utilisent pour acquérir et maintenir une identité sociale positive. Ces mécanismes sont la comparaison sociale (le fait de comparer son groupe avec les autres groupes), la distinction psychologique (le fait de rechercher l'appartenance à un groupe qui se distingue clairement des autres) et la catégorisation (le fait de « classer » les autres groupes) (Tajfel & Turner, 1979). En considérant ces différents mécanismes, on peut saisir les motivations qui poussent les individus à adopter certains comportements identitaires.

Théorie de l'identité de Berzonsky

Finalement, nous croyons que les sujets ne sont pas uniquement passifs lorsqu'il est question de leur identité. À cet égard, nous nous appuyons sur la théorie de l'identité développée par Berzonsky (2004, 1993). Son modèle théorique, que l'on peut qualifier de constructiviste, implique que les individus sont des agents actifs (des « théoriciens du soi ») dans la construction de leur identité puisqu'ils créent des interprétations du monde extérieur et forment les construits de leur identité à partir de celles-ci. Même si cette théorie concerne au départ l'identité personnelle, nous croyons qu'elle peut parfaitement s'appliquer à l'identité sociale. En effet, comme nous l'avons vu dans la théorie de l'identité sociale, l'individu utilise des mécanismes qui impliquent de se comparer avec d'autres groupes. Il semble donc peu plausible de croire que les individus seront simplement passifs. Au contraire, les sujets vont devoir formuler, interpréter et intégrer les différences qui les distinguent des autres groupes pour construire leur identité sociale. C'est pourquoi ces deux types de théories ne sont pas incompatibles, mais complémentaires.

Vers le modèle théorique proposé

Comme nous l'avons mentionné précédemment, tout en considérant l'importance d'une théorie basée sur l'identité sociale des sujets, notre modèle théorique s'intéresse également à l'impact des relations conflictuelles que le groupe majoritaire entretient avec les minorités ethniques ainsi qu'aux impacts de la position minoritaire de ceux-ci sur la formation de leur identité sociale. En d'autres termes, le modèle théorique que nous proposons a été développé dans l'optique de comprendre les problèmes identitaires des groupes minoritaires qui vivent à l'ombre d'une culture majoritaire. Pour réussir à expliquer ce type de phénomène, le modèle repose sur le postulat que les groupes d'une société se comportent comme des individus dans un groupe. Nous croyons que la dynamique intergroupe dans une communauté est similaire à la dynamique interindividuelle entre les individus d'un groupe. En fait, si nous prenons un petit groupe de 5 individus par exemple, il est évident que chacun d'eux aura une identité qui lui est propre, même s'il peut partager certains éléments avec les autres membres. Or, cette conception ne s'arrête pas seulement à des groupes de petite envergure. Nous pouvons aussi considérer qu'un groupe fait partie d'un autre groupe de plus grande envergure. De cette façon,

MINORITÉ ET IDENTITÉ SOCIALE

nous pouvons envisager la société comme étant un groupe d'une envergure supérieure qui contient plusieurs petits groupes (communautés différentes, etc.) ayant eux-mêmes une identité sociale distincte. Les processus alors impliqués ne sont pas réellement différents du petit groupe mentionné plus haut, ce n'est que le rapport de nombre qui se trouve modifié.

Toutefois, pour bien saisir ces nuances, il convient d'utiliser un exemple concret. Nous utiliserons donc le cas des Inuits vivant au Québec, car ceux-ci sont un excellent exemple moderne de l'impact du colonialisme. Appliqué à l'aspect qui vient d'être traité plus haut, nous pourrions dire que dans un groupe composé, par exemple, de quatre Québécois et d'un Inuit, la façon d'agir des Québécois à l'égard de l'Inuit (p. e pression de la majorité) sera similaire à la façon dont les Québécois agiront face à la communauté inuite à l'échelle nationale.

Le modèle théorique que nous proposons se présente en trois stades. Ceux-ci servent à montrer les points tournants dans la construction de l'identité sociale des groupes. Ce sont des repères servant à montrer l'organisation logique des étapes de la formation de l'identité sociale, même s'ils ne progressent pas nécessairement dans le temps. En d'autres termes, il n'est pas obligatoire que les stades soient séparés dans le temps. Dans certains cas, ils pourraient, survenir en même temps. Néanmoins, il y a une certaine progression logique qui doit toujours être respectée. Ainsi, une identité doit exister avant que celle-ci ne puisse être comparée, de la même façon que des comparaisons doivent être faites avant que ne survienne un conflit d'identité.

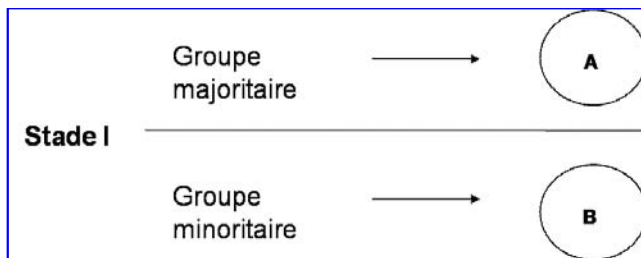


Figure 1. Stade 1 : construction préliminaire de l'identité sociale des groupes

Au stade 1 (voir figure 1), il y a une construction préliminaire de l'identité sociale des groupes, c'est-à-dire que chaque groupe va se construire une identité sociale (respectivement A et B sur la figure 1) par lui-même, sans l'influence des autres groupes. Avant qu'il

puisse y avoir une confrontation entre deux identités, il doit obligatoirement y avoir des identités préexistantes. Pour illustrer ce stade avec l'exemple des Inuits, cela voudrait dire que, avant même d'avoir eu un premier contact, les Inuits et les Québécois (ou plutôt leurs ancêtres européens) avaient chacun leur identité sociale propre, sans aucune pression ni influence d'un autre groupe.

Au stade 2 (voir figure 2), les groupes ont déjà formé leur identité et prennent contact entre eux. Les membres des groupes reconnaissent donc l'existence d'autres groupes ayant une identité sociale différente de la leur. À partir de ce moment, étant dans une situation où se trouvent un endogroupe (ingroup) et un exogroupe (outgroup), les individus manifestent alors une attitude de discrimination, conformément à l'étude présentée précédemment (Tajfel, 1970). Ce contact social active également les mécanismes (catégorisation, comparaison et distinction) présentés dans la théorie de l'identité sociale (Tajfel & Turner, 1979). Reprenons à nouveau notre exemple. À ce stade-ci, le premier contact entre les Inuits et les Québécois provoque toute une série d'interactions sociales dont des attitudes de discrimination et des mécanismes touchant l'identité sociale. Ici, il est important de ne pas considérer la discrimination comme étant nécessairement hostile. Il s'agit plutôt d'une tendance à avantager systématiquement son propre groupe. Les Québécois et les Inuits cherchent alors à catégoriser l'autre communauté, à se comparer et à se distinguer d'elle.

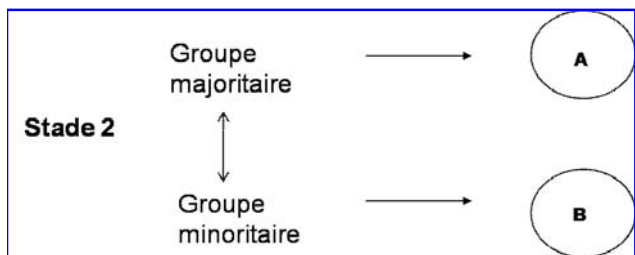


Figure 2. Stade 2 : comparaisons intergroupes

Jusqu'au stade 2, il n'y a pas véritablement de menace identitaire, alors qu'au stade 3 (voir figure 3), la simple attitude de discrimination évolue en conflit identitaire. Avec le temps, les groupes se côtoient et ne forment plus vraiment des groupes distincts. Certes, les groupes ont chacun leur propre culture et une identité sociale différente (quoique certains de ces

groupes peuvent partager une même identité ou, du moins, en partager quelques éléments.), mais ceux-ci font maintenant partie, en quelque sorte, d'un même grand groupe. Dans notre cas, après un certain temps, les Québécois et les Inuits ne forment plus deux groupes opposés (colonisateurs vs colonisés), mais un groupe d'ordre supérieur (le Québec) qui les intègre tous les deux.

Cependant, cette situation est problématique. En effet, même si chacun des groupes a son identité sociale, le nouveau groupe d'ordre supérieur doit lui aussi afficher une nouvelle identité sociale. Dans cette situation, quels éléments d'identité domineront ? La quête simultanée de tous ces agents entrera en conflit puisque les différents groupes lutteront pour que leur culture et leur identité deviennent celles du groupe supérieur. Ainsi, dans notre cas concret, le Québec doit affirmer une certaine identité sociale. Étant majoritaires, les Québécois peuvent facilement faire triompher leur identité sociale. Cependant, il est possible que les groupes culturels minoritaires soient perçus comme une menace identitaire. En effet, pour le groupe majoritaire des Québécois blancs, la présence d'une minorité inuite, qui agit de manière bien différente d'eux, vient remettre en question leur identité sociale distincte et bien définie. Étant donné que les groupes minoritaires tiennent, dans la quasi-totalité des cas, à leur culture et leur identité sociale, nous croyons que les groupes en présence se retrouvent dans un conflit identitaire ; le groupe majoritaire voulant une identité sociale bien définie et sans éléments « déviants » et le groupe minoritaire voulant préserver son identité distincte.

l'identité de la société est l'identité sociale du groupe majoritaire et que les identités sociales des groupes minoritaires coexistent avec celle-ci. Cependant, il en est tout autrement.

Cette situation est causée par deux éléments majeurs. Tout d'abord, le groupe majoritaire désire que l'identité sociale qu'il affirme soit forte, sans ambiguïté et stable. Des identités différentes à la sienne sont donc une menace à cela. Également, du point de vue du groupe majoritaire, les groupes minoritaires représentent une « déviance » à propos de la question de l'identité sociale. Dans cette situation particulière, il se produit certaines réactions qui contribuent à stigmatiser davantage les groupes minoritaires. En effet, lorsque l'identification à un groupe est forte, les membres déviants sont perçus comme des moutons noirs et sont jugés beaucoup plus négativement (Branscombe, Wann, Noel, & Coleman, 1993), en plus d'être perçus comme étant encore plus déviants qu'ils ne le sont en réalité (Castano et al. 2002). Ces éléments augmenteront l'intensité du conflit identitaire et, conséquemment, le groupe majoritaire, dans sa recherche d'une identité sociale positive et distincte, voudra atteindre ce statut en exerçant des mécanismes de pression sociale sur les groupes minoritaires afin qu'ils développent une identité sociale semblable à la leur.

Habituellement, le groupe majoritaire utilise deux mécanismes sociaux pour faire pression sur les groupes minoritaires. Principalement, il exercera de l'influence sociale sur ceux-ci pour qu'ils se conforment à son identité sociale. Comme l'a démontré Ash (1951), devant la pression d'une majorité, une minorité est naturellement portée vers une réponse conformiste. Plus d'un tiers des sujets étudiés se conformaient systématiquement à la majorité et au moins la moitié d'entre eux le faisait à l'occasion (Asch, 1951). Notons que dans une situation réelle où les impacts sont plus importants et les situations plus complexes et ambiguës, le taux de conformisme pourrait augmenter. D'autre part, les éléments de l'identité sociale majoritaire pourraient être intégrés par des moyens coercitifs. En effet, dans les sociétés, les rapports de force entre les groupes sociaux sont différents puisqu'ils n'ont pas tous la même envergure. Il est alors facile pour le groupe majoritaire d'imposer par la force une partie de son identité aux groupes minoritaires.

Dans notre cas, conformément au modèle qui vient

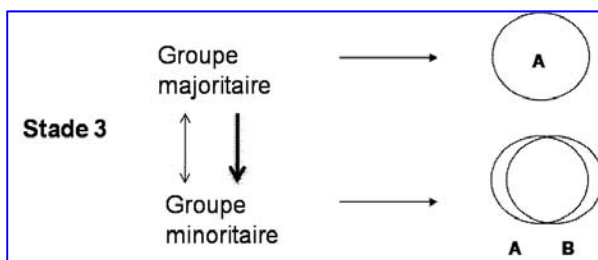


Figure 3. Stade 3 : conflit identitaire intergroupe

Conflit identitaire

Nous pourrions croire que les groupes minoritaires ne sont pas nécessairement mis de côté et qu'ils ne subissent pas de pressions particulières de la part du groupe majoritaire. Nous pourrions alors penser que

MINORITÉ ET IDENTITÉ SOCIALE

d'être présenté, les Québécois ont appliqué des pressions sociales sur les Inuits, dont des moyens coercitifs visant la destruction de leur culture, afin que ceux-ci adoptent un comportement semblable à l'identité sociale de la majorité. Les Inuits ont donc dû adopter certains éléments de la culture québécoise et intégrer ces nouveaux éléments dans leur identité sociale.

Il est évident que dans cette situation particulière, la reconstruction de l'identité sociale des groupes minoritaires suit un modèle particulier, car ces derniers possèdent déjà une identité sociale, mais doivent en intégrer une autre sous la pression de l'influence sociale. Pour comprendre ce type de construction, considérons une métaphore. Figurons qu'il y a deux puzzles, un petit et un plus gros. Le petit représente l'identité sociale des groupes minoritaires et l'autre représente l'identité sociale du groupe majoritaire. Les deux sont des constructions structurées faites de pièces imbriquées les unes aux autres et basées sur une image unique et distincte. Lorsque le groupe majoritaire influence les groupes minoritaires dans le but de modifier leur identité sociale, cela revient à vouloir enlever des pièces du petit puzzle pour les remplacer par des pièces du gros puzzle.

Ainsi, par ce processus particulier, où les éléments de l'identité sont transmis par petits blocs progressivement, les groupes minoritaires sont plus susceptibles d'intégrer et d'assimiler des éléments de l'identité sociale majoritaire. En ayant intégré des éléments d'une identité étrangère, le groupe minoritaire se retrouve avec une identité finalisée et complète. Toutefois, cette identité est problématique, car elle est soudée avec des éléments qui ne sont pas nécessairement cohérents ou fonctionnels avec l'identité d'origine. Celle-ci se retrouve donc altérée puisqu'elle n'est plus représentative de l'identité sociale d'origine des groupes minoritaires.

Pour revenir à la métaphore du puzzle, ce type d'identité serait similaire au petit puzzle dont on a enlevé quelques morceaux au hasard pour les remplacer par des morceaux du grand puzzle. Lorsque qu'on le regarde, il semble terminé et complet, car il n'y a aucun trou à l'intérieur. Cependant, avec ces nouveaux morceaux, l'image qu'il affiche n'est plus cohérente et n'est pas celle désirée par son créateur. Comme on peut le voir sur la figure 3, l'identité d'origine du groupe minoritaire (B) est mélangée avec

l'identité du groupe majoritaire. En d'autres termes, suite à ce processus d'altération identitaire, les membres des groupes minoritaires ne peuvent plus reconnaître leur identité sociale d'origine et, conséquemment, ne peuvent plus la définir clairement.

*Retour aux problèmes de performance scolaire :
Application du modèle des trois stades au cas des
Inuits*

Nous venons de voir que, dans un contexte de conflit identitaire, le groupe majoritaire impose aux groupes minoritaires une reconstruction artificielle de leur identité sociale. Nous pouvons constater que le cas de la communauté inuite du Québec, que nous avons étudié tout au long de ce texte, n'a pas été épargné. Au fil du temps, les Inuits se sont alors retrouvés avec une identité hybride semblable au puzzle mélangé dans la métaphore. L'identité n'est alors pas conforme à leur identité originale, mais il ne s'agit pas tout à fait non plus de l'identité sociale québécoise. Il est donc clair que devant ce mélange identitaire, les Inuits ne peuvent pas bien définir leur identité sociale.

Maintenant, nous croyons que cette identité artificielle est la cause des problèmes de performance scolaire de la communauté inuite. Taylor (1997) expliquerait ce phénomène en disant que ceux-ci ont perdu leurs repères et qu'ils ne peuvent plus se situer par rapport à eux-mêmes, ni par rapport aux autres. Par contre, nous croyons que cette référence existe toujours, c'est-à-dire qu'ils se basent sur l'identité sociale hybride qu'ils ont bâtie sous pression. Non seulement, ils n'ont plus de références claires, mais, en plus, cette référence est erronée. En d'autres termes, les Inuits ne sont pas seulement perdus, mais ils forment leur concept de soi sur une identité sociale qui n'est pas vraiment la leur. Ils ne sont donc pas envahis par le sentiment d'être désemparés, mais ressentent plutôt un grand conflit intérieur.

Limites

La principale limite de cette théorie est que le modèle repose sur le postulat que les groupes fonctionnant dans une société se comportent comme les individus fonctionnant dans un groupe en ce qui concerne les questions sociales et identitaires. Les études appuyant les mécanismes de notre modèle ont seulement été menées auprès d'individus et non auprès de groupes. Notre modèle n'est donc pas directement

confirmé par des études empiriques. Toutefois, nous croyons qu'il est bien appuyé par les inférences que nous faisons, même s'il pourrait être tout de même intéressant de mener des études selon la perspective que nous adoptons.

Également, il y a certaines possibilités qui ne sont pas prises en compte dans notre modèle, mais dont nous devrions tout de même considérer. Par exemple, dans la théorie de Berzonsky (2004, 1993), que nous avons introduite précédemment, il est fait mention qu'il existe des différences interindividuelles dans la construction du soi. Toutefois, pour le moment, notre modèle ne prend pas en considération ces nuances. Nous pourrions faire l'hypothèse que celles-ci vont ressurgir au niveau de l'identité sociale et modifier la façon dont certains individus vont percevoir et intégrer les différences qu'il y a entre leur groupe et les autres groupes. Cependant, il faut bien souligner que cette explication reste une supposition dans notre modèle actuel, mais nous croyons qu'il pourrait être très intéressant d'explorer cette voie afin d'expliquer certaines exceptions que nous retrouvons dans la société.

Finalement, notre modèle ne tient pas compte de la possibilité qu'un groupe minoritaire refuse complètement l'identité dominante lors d'un conflit identitaire. Dans ce cas, le conflit d'origine serait beaucoup plus marqué et pourrait même s'accompagner de violence en plus de faire naître un sentiment nationaliste chez les communautés concernées. Toutefois, cela n'est qu'une possibilité et, avant de pouvoir l'affirmer, nous croyons qu'il serait intéressant d'effectuer des études plus poussées sur ce type particulier de groupe minoritaire.

Références

- Asch, S. E. (1951). Effects of group pressure upon the modification and distortion of judgment. Dans H. Guetzkow (Ed.), *Groups, leadership and men* (pp.177-190). Pittsburgh: The Carnegie Press
- Berzonsky, M. D. (1993). A constructivist view of identity development: People as post-positivist self-theorists. Dans J. Kroger (Ed.), *Discussions on ego identity* (pp. 169-183). Hillsdale: Lawrence Erlbaum Associates Inc.
- Berzonsky, M. D. (2004). Identity processing style, self-construction, and personal epistemic assumptions: A social-cognitive perspective. *European journal of developmental psychology, 1*, 303 – 315.
- Branscombe, N. R., Wann D. L., Noel, J. G., & Coleman, J. (1993). In-group or Out-group Extremity: Importance of the Threatened Social Identity. *Personality and Social Psychology Bulletin, 19*, 381-388
- Castano, E., Paladino, M.-P., Coull, A., & Yzerbyt, V. Y. (2002). Protecting the ingroup stereotype: Ingroup identification and the management of deviant ingroup members. *British Journal of Social Psychology, 41*, 365-385
- Tait, H. (1999). Niveau de scolarité des jeunes autochtones. *Tendances sociales canadiennes, 52*, 7-12
- Tajfel, H. (1970). Experiments in intergroup discrimination. *Scientific American, 223*, 96-102
- Tajfel, H., & Turner, J.C. (1979). An integrative theory of intergroup conflict. Dans W.G. Austin & S. Worchel (Ed.), *The social psychology of intergroup relations* (pp.33-47). Monterey, CA: Brooks/Cole
- Taylor, D. M. (1997). The quest for collective identity: The plight of disadvantaged ethnic minorities. *Canadian Psychology, 38*, 174-190.

Reçu le 15 mai 2007

Révision reçue le 14 janvier 2008

Accepté le 20 janvier 2008■